

On passait tous ces caprices à Cherubini qui était un *vieillard gâté*, car Cherubini ne fut jamais jeune, et c'est là la différence qu'il y aura toujours entre les deux directeurs du Conservatoire, l'ancien et le nouveau, je veux dire l'actuel, Auber, qui aura beau prendre des années, aller jusqu'à cent ans, pardon! jusqu'à quatre fois vingt-cinq ans, et qui ne sera jamais vieux. Aussi a-t-on toujours dit: *le père Cherubini*, alors même que Cherubini était dans toute la force de la virilité. Soyez bien sûres, mesdemoiselles, qu'on n'a jamais dit et qu'on ne dira jamais: *le père Auber*. Auber a dans sa personne comme dans son talent quelque chose d'élégant, de *gentleman*, de svelte, qui s'oppose à ce qu'on l'appelle jamais autrement que *M. Auber*, ou *Auber*, tout court, ou bien encore *Fanfan*, mais seulement parmi ses contemporains comme moi.

On supportait donc bien des choses de la part de Cherubini qui ne se gênait pour personne, et qui tenait tête même à Napoléon. Napoléon ne l'aimait pas, mais il riait de ses boutades. On ne se montrait pas plus difficile que Napoléon.

Cependant il y avait un homme qui, sans méconnaître l'immense mérite de Cherubini, qui, tout en le regardant comme le dernier représentant de la grande école d'Italie, comme le pur parmi les purs, ne craignait pas de le railler sur ses manies, et lui rivait, comme on dit, fort agréablement son clou. Cet homme était Choron. Il avait fondé une magnifique institution sous le nom de *Pensionnat royal de chant* et plus tard, sous celui d'*Ecole royale de musique classique et religieuse*. Le Conservatoire en était jaloux, et ce n'était pas sans raison, car ses chœurs n'étaient pas à comparer, à beaucoup près, avec les chœurs formés par Choron. Cette jalousie divertissait fort Choron, original sans copie, mais homme d'infiniment d'esprit, mordant et très-caustique. Lui qui avait médité profondément sur l'art, sur ses révolutions, sur ses transformations, sur ses tendances, ne cessait de se moquer des gros bonnets de la fugue et du contre-point, de ce ridicule aréogage dissertant gravement une année entière sur une appoggiature ou une quinte diminuée et réduisant la musique à une question grammaticale de sons.

Puisque nous voilà sur Choron, il ne tiendrait qu'à moi de vous y tenir longtemps, car je l'ai beaucoup connu, beaucoup fréquenté, et je sais de lui d'excellentes histoires. Hélas! je puis dire que j'ai été un de ses derniers fidèles. Combien de fois, dans sa dernière maladie, suis-je allé passer la soirée avec lui, lorsque, privé par le gouvernement de la subvention de son école, il s'était retiré à Chaillot, dans la maison de santé de la rue des Batailles, n° 5, où il était l'objet des soins les plus affectueux et les plus délicats de la part du digne docteur. Perdreau et de sa belle et excellente famille! Le pauvre Choron abandonné, découragé, rongé de soucis, exténué par le mal, faisait alors sa lecture favorite de la Bible. Quelles consolations il a puisées dans ce livre des livres! Quels élans d'enthousiasme il lui inspirait! Je pourrais en parler savamment; puis c'étaient de brusques échappées à perte de vue sur la religion, la philosophie, l'histoire, les arts, la musique; puis de sombres retours sur sa carrière brisée, sur les plans qu'il méditait et qu'il désespérait de réaliser; puis sa verve intarissable s'épanchait en épigrammes sanglantes contre les

*brutes* qui avaient supprimé une école où il avait appris aux générations nouvelles les noms et les œuvres de Palestrina, de Carissimi, de Jomelli [Jommelli], de Marcello, de Haendel [Handel], de Durante. Entretiens charmants et bizarres! charmants, en effet, parce que Choron était un de ces hommes qui exercent un empire irrésistible sur les autres; bizarres, parce que son esprit, tout juste qu'il était, affectait la forme paradoxale; parce que sa conversation saccadée allait par bonds et par soubresauts, et parce qu'il appliquait les procédés de démonstration des sciences exactes, qu'il avait cultivées dans sa jeunesse, aux contemplations de la métaphysique la plus haute.

Je reviens aux temps les plus florissants de l'école. A cette époque, Choron m'écrivait à tout bout de champ, ou, si vous voulez, à tout bout *de chant* (je puis ici me permettre ce calembour qui ajoute à la vérité). Deux ou trois articles sur les *Exercices* de ses élèves, insérés dans les journaux, m'avaient valu son amitié et ses confidences les plus intimes. Son âme passionnée prenait au vif les petits événements de chaque jour et y trouvait un texte aux plus singulières boutades. Dans ces petits billets de huit à dix lignes, tantôt il éclatait en indignation contre tel personnage du pouvoir ou du Conserva- // 281 // -toire [Conservatoire], tantôt il lançait un défi à ses détracteurs, tantôt il triomphait de ses ennemis, tantôt il relevait quelque grosse bévue échappée à un journaliste qui demandait pourquoi l'on s'était permis de supprimer l'orchestre des compositions de Palestrina. Presque tous ces *poulets* étaient terminés par ces mots: *Venez me voir*. Mais je n'avais pas toujours le temps de faire le voyage de la rue de Vaugirard; c'était donc le lendemain ou le surlendemain que je me rendais chez lui; à ce moment, il n'était plus question de l'incident de la veille, mais il y avait l'incident du jour.

Ah! mesdemoiselles, si je voulais vous citer quelques fragments de ces lettres, je n'aurais qu'à ouvrir ce vaste carton vert qui est là. Il contient ma correspondance de 1827, 1828, 1829 et 1830. Mais je n'ose pas l'ouvrir. Je ne puis l'envisager sans un serrement de cœur. Si je l'ouvrais, c'en serait fait de la journée d'aujourd'hui, de celles de demain et d'après-demain. De toutes ces lettres, il n'en est pas une qui n'ait été écrite par une main aujourd'hui glacée par la mort. De combien d'êtres chers, à divers degrés, ce carton contient-il les reliques? moi-même je ne saurais le dire. Ah! mesdemoiselles, vous apprendrez plus tard ce que sont les souvenirs qui datent de trente-cinq ans... que dis-je! et de bien au-delà encore! . . . . .

Choron avait obtenu de l'administration de la maison du roi cinq ou six entrées à l'Opéra pour son école, afin que les élèves pussent entendre alternativement les divers ouvrages représentés sur notre première scène lyrique. Or, par la même raison que Choron n'était pas aimé du Conservatoire, l'Opéra ne l'aimait pas non plus.

Il n'était pas de si mince employé du contrôle qui en voyant arriver chaque soir la petite escouade, où tour à tour figuraient Alizard, Adrien de Lafage, MM. Dietsch, Duprez, Canaple, Nicou-Choron, Scudo, et autres, ne lançât son trait au passage. *Tiens! voici l'avenir de la France! messieurs,*

*laissez passer l'espérance!* Ainsi étaient accueillis, chaque soir, les élèves de l'institution de musique classique et religieuse.

— *Ah!* leur dit Choron un beau matin, *on vous appelle l'espérance! Laissez-moi faire; j'irai demain avec vous.*

Effectivement, le lendemain, cinq minutes avant l'heure du spectacle, au moment de la plus grande affluence, la bande de Choron se présenta, lui-même fermant la marche. *Place, messieurs!* s'écrie le régisseur du contrôle, *saluez l'espoir de la France!* Choron se détache du groupe, se place bien en face du bureau, ôte son chapeau et d'un air de bravade: *Oui, messieurs,* dit-il, *nous sommes l'Espérance, et nous vous ferons la Charité parce que vous avez perdu la Foi.* Ces paroles, entendues par cinquante personnes, furent répétées à l'orchestre, au parterre, dans les loges, dans le foyer. A partir de ce jour, messieurs du contrôle se le tinrent pour dit.

Un jour, Choron, suivant la rue de Vaugirard, se disposait à rentrer chez lui, lorsque, au coin de la rue Madame, son regard plonge par hasard dans la boutique d'un marchand de vin; il demeure consterné, ses cheveux se hérissent, l'indignation se peint sur sa figure, ses lèvres balbutient des mots entrecoupés. Qu'a-t-il donc vu qui puisse ainsi le mettre hors de lui? il a aperçu, là, dans cet autre obscur, le disciple cher à son cœur, son élève favori, Duprez, Gilbert Duprez, le futur grand ténor qui ressuscitera *Guillaume-Tell*, qui laissera des traces impérissables dans tous les grands rôles de notre scène lyrique, Duprez, dis-je, attablé à une partie d'écarté à cinq sous avec des commissionnaires et des cochers de fiacre. Choron lève son bras droit au-dessus de sa tête et renfonce son chapeau comme s'il avait eu besoin de prendre une détermination violente pour se décider à entrer dans ce bouge infect. Il entre, va droit à Duprez: — *Comment, monsieur, vous dans ce lieu! Déshonorer une institution comme celle à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir! vous déshonorer vous-même, et moi-même aussi! C'est donc là l'outrage que vous réserviez à mes cheveux gris! Rentrez, monsieur, dans cette institution dont vous n'êtes plus digne de franchir le seuil. Quoi! il sera dit qu'un élève de mon école, de cette école dont la renommée toujours croissante fait crever de dépit le Conservatoire, ose se commettre avec la lie du peuple, avec des.....* A cet instant les yeux de Choron tombent sur le jeu que Duprez tenait machinalement étalé dans la main gauche. Or, Choron était joueur comme les cartes: — *Joue donc du pique, animal! du pique, te dis-je! puis atout, atout encore...* Duprez, honteux, troublé, joua du trèfle au lieu du pique, du carreau au lieu d'atout. Bref, il perdit le point. *Imbécile!* dit Choron, *quel point tu as perdu, et par ta faute!* et aussitôt, il pousse Duprez au bout du banc, prend sa place, s'empare de son jeu, le mêle convulsivement, offre à couper à son partner, et voilà notre homme lancé. Il tint bon pendant une heure au grand ébahissement de l'honorable société, enchantée de voir un monsieur d'âge, bien vêtu, décoré, qui semblait jouer avec ses égaux. *Vois-tu,* disait-il à Duprez qui pariait pour lui, *vois-tu, enfant, voilà de quelle manière on distille ce jeu! Tu n'es qu'un conscrit, toi; tu te ferais voler ton argent par le premier venu.*

Cette anecdote de Choron et de Duprez, mesdemoiselles, vous en rappelle une à peu près sem- // 282 // -blable [semblable] de Boileau et de

Chapelle, l'aimable collaborateur de Bachaumont. Chapelle était fort sujet à se griser. Racine, Molière, Lafontaine, Boileau, ne cessaient de le gourmander sur sa passion pour le vin. Boileau, le rencontrant dans la rue, et lui voyant un certain vague dans les yeux et une certaine hésitation dans la démarche, voulut le sermonner. Chapelle lui répondit: *Je sens la vérité de vos raisons; aussi ai-je résolu de me corriger; mais, pour mieux me persuader, entrez avec moi dans ce lieu-ci, vous me haranguerez plus à votre aise.*

Or, c'était au cabaret que Chapelle avait fait entrer Boileau. Celui-ci, tout en pérorant contre le vin, buvait avec son camarade, si bien que le prédicateur et le nouveau converti roulèrent l'un et l'autre sous la table.

Mais je n'en ai pas fini avec Choron.

*JOURNAL DES JEUNES PERSONNES*, juillet 1862, pp. 280–282.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES  
Journal Subtitle: None  
Calendar Date: JUILLET 1862  
Printed Date Correct: Yes  
Year: 30<sup>e</sup> ANNÉE  
Pagination: 280 à 282  
Title of Article: UN CHAPITRE DE MES MÉMOIRES<sup>(1)</sup>  
Subtitle of Article: None  
Signature: J. D'ORTIGUE.  
Pseudonym: None  
Author: Joseph d'Ortigue  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, juillet 1861, pp. 274–276; août 1861, pp. 312–314; octobre 1861, pp. 367–369; février 1862, pp. 114–116.

---

(1) Voir le numéro de février.